

table

Préface : LE NARCISSISME, HIER ET AUJOURD'HUI	9
PREMIÈRE PARTIE : THEORIE DU NARCISSISME	
Chapitre premier : UN, AUTRE, NEUTRE : VALEURS NARCIS- SIQUES DU MÊME	31
Chapitre 2 : LE NARCISSISME PRIMAIRE : STRUCTURE OU ÉTAT ?	80
Chapitre 3 : L'ANGOISSE ET LE NARCISSISME	133
DEUXIÈME PARTIE : FORMES NARCISSIQUES	
Chapitre 4 : LE NARCISSISME MORAL	177
Chapitre 5 : LE GENRE NEUTRE	208
Chapitre 6 : LA MÈRE MORTE	222
Postface : LE MOI, MORTEL-IMMORTEL	255

Postface

le moi, mortel-immortel

(1982)

A Brigitte Pontalis

On s'en étonne à peine, et nul doute, pas assez : dans nos sociétés, au moins, la mort est devenue scandaleuse. Lorsqu'un être cher nous quitte, même à un âge avancé, nous exprimons le regret et parfois même le reproche envers ceux que nous tenons pour responsables de sa vie de ne pas l'avoir sauvé, comme si nous nous étions habitués à considérer la durée de la vie comme illimitée et le terme de celle-ci comme indéfiniment différé. Cette attitude à l'égard de la mort est relativement récente. S'il est difficile de préciser le moment où elle est apparue sous l'influence d'un concours de circonstances — allongement de la période de paix après deux guerres mondiales particulièrement meurtrières, amélioration des moyens destinés à répondre aux catastrophes naturelles, progrès de la médecine et abaissement de la mortalité infantile —, il est clair que cette ère nouvelle n'est pas plus haute que la taille d'un doigt au sommet d'une montagne, tant les siècles qui nous ont précédés ont été marqués par la présence de la mort dans toutes les sociétés et à tous les moments de l'histoire. On peut d'ailleurs aussi bien s'étonner que cette tendance à ne pas se résigner à mourir, ou à repousser cette issue aussi loin que possible, s'accompagne d'une inconscience relative à l'égard de l'accumulation des moyens de destruction. Si l'on ne peut parler à cet égard d'indifférence, on peut remarquer que le désir de parer à cette menace n'a pas suscité une mobilisation générale contre le danger de guerre.

Cette situation paradoxale est la nôtre aujourd'hui. Il est possible que nous ne soyons plus à même de prendre la mesure

de l'état d'esprit qui régnait il y a moins d'un siècle, à un moment où la mort était une ombre inquiétante mais familière au foyer des vivants, quand la religion offrait encore la suprême consolation.

Aussi ne sommes-nous pas tout à fait conscients de la portée des idées de Freud en la matière. Elles furent d'une audace qui a perdu son éclat, parce que les changements intervenus par ailleurs les ont banalisées. Pas de représentation de la mort dans l'inconscient, voilà ce qu'il avance avec la sûreté de quelqu'un qui aurait été le constater sur place. L'homme ne peut savoir ce qu'est la mort, ni consciemment ni inconsciemment. Dans l'inconscient, rien que des représentations de désir et des affects. Une pure positivité, dont la fonction est justement de répondre aux frustrations que la réalité impose à la réalisation de nos souhaits, nous faisant vivre quotidiennement l'expérience de ces manques, petits ou grands, dont la mort n'est, somme toute, que l'actualisation maximale. Au fond, l'au-delà de la religion, celui qui attend les justes, les vertueux ou les repentis, Freud le découvre dans l'inconscient, avec toutes les limites et les réserves que peut susciter la comparaison.

Toutefois, même si nous ne pouvons savoir ce qu'est la mort et nous la représenter et même si l'inconscient l'ignore — au sens où il ne lui fait aucune place —, cela ne supprime pas pour autant la conscience qu'a l'homme de se savoir mortel. Il ne suffisait pas à Freud de lutter contre l'illusion religieuse et de détrôner la conscience des philosophes en ruinant la confiance excessive qu'ils mettaient en elle, il fallait encore qu'il contestât la teneur véritable des réflexions qu'inspirait cette conscience de la mort. Alors que toute la philosophie occidentale, à laquelle sa culture se rattachait, avait au fil des temps incessamment tissé le discours sur la mort, le reprenant indéfiniment sous l'éclairage des conceptions changeantes et le considérant comme un des plus nobles accomplissements de la pensée humaine, voilà que Freud jetait à la face de ces penseurs un jugement abrupt : l'angoisse de mort qui sous-tend la méditation philosophique de celui qu'on dit l'être-pour-la-mort¹ est un leurre, un masque derrière lequel l'homme s'abrite pour nier qu'il ne s'agit de rien d'autre que de l'angoisse de castration. Tel était son constat téméraire, qui frisait l'arrogance. Freud voulait montrer qu'il y avait moins de courage à alléguer que l'homme était le seul être du règne animal à tenir un discours sur la mort, conscient de se savoir mortel, qu'à reconnaître les limitations de sa conscience, à déjouer son illusoire vanité et, surtout, à accepter l'idée que le véritable moteur de l'action comme de la pensée des hommes était ce

1. Nous étendons la formule heideggerienne à la tradition philosophique.

qui échappait au contrôle de leur volonté et de leur être conscient : l'inconscient, ce maître invisible qui tire les ficelles de la marionnette « conscience ».

Etait-ce une provocation ? En fait, il ne pouvait en être autrement pour Freud, qui ne faisait que pousser à leurs extrêmes conséquences ses idées sur le *système* inconscient. Le radicalisme de ses vues sur l'inexistence de la mort dans l'inconscient, faute d'une représentation de celle-ci, est justifié par le type de rationalité qui est propre au processus primaire : celui-ci ne connaît ni doute ni degré dans la certitude, il ignore la négation et demeure insensible au passage du temps, donc à toute idée de temps. Il ne saurait, de ce fait même, concevoir, sous une forme ou sous une autre, cette fin d'une existence animée par la seule exigence de la réalisation du désir. Celle-ci trouve en ce domaine, faute d'y parvenir dans celui de la réalité, le moyen de se satisfaire en supprimant les obstacles qui s'y opposent grâce aux moyens permettant de contourner la censure. La suprématie du principe de plaisir s'y trouve ainsi affirmée.

La conscience née des contraintes de la réalité extérieure, pour assurer la survie de l'être précaire qu'est le Moi du très jeune enfant, sera régie par un principe de réalité, beaucoup plus vulnérable que le principe de plaisir. En fin de compte, la fonction dernière du premier sera la sauvegarde du second, qui ne règne sans partage que dans l'inconscient. L'une de ses manifestations les plus significatives est la négation du déplaisir lié à la menace de castration. Celle-ci suscite l'horreur la plus extrême ; elle constitue la menace suprême de la disparition du plaisir sexuel, fondement et prototype de tous les autres. Le déplaisir lié à l'idée de la mort s'expliquerait par le fait que celle-ci, comme la précédente, a les mêmes implications. Elle est porteuse des mêmes dangers. En mettant fin au plaisir de vivre, elle touche, au fond, à la perte du plaisir de jouir. Lacan le dit plus éloquemment : « La jouissance, dont le défaut rendrait vain l'Univers... »

Ainsi la blessure narcissique — Freud dixit — infligée à l'homme par la contestation de la souveraineté de la conscience ne le privait pas seulement de l'orgueil qu'il tirait à pouvoir tenir un discours sur la mort, elle devenait purulente à devoir savoir que ce discours faisait écran contre sa seule et unique cause d'angoisse : la castration.

Nous pensions nous consoler du joug de la mort parce que nous savions que nous étions mortels et de le savoir nous donnait le sentiment que nous pouvions nous préparer à y faire face : « Philosopher, c'est apprendre à mourir. » Ce n'était pas la résignation, ni la soumission à une puissance aveugle à laquelle on se plie dans l'impuissance ; le consentement à notre finitude

nous entretenait dans l'idée que la mort pouvait trouver en nous un adversaire estimable. Non un esclave mais un être libre parce qu'il se voulait lucide. En fait, nous étions sans le savoir ignorants non seulement d'elle mais de nous, tirant vanité de la noblesse dans laquelle notre conscience se drapait, tournant le dos à la source véritable de nos pensées. Celles-ci, ramenées à des motifs autrement prosaïques, étaient rivées à la quête du plaisir de notre enfance, toujours barrée par la crainte de voir s'évanouir la possibilité de son renouvellement. Et quand bien même nous semblions, par certaines de nos conduites, être portés vers le déplaisir, ce n'était là qu'une ultime ruse, un déguisement protecteur, où l'analyse rigoureuse avait vite fait de découvrir, dans le contraire du plaisir, la marque indélébile de l'état antérieur au déplaisir : le plaisir encore et toujours, lui dont la visée initiale était la jouissance sexuelle contemporaine de nos débuts dans la vie.

Descartes se vit un jour interrogé pour savoir si les enfants avaient une âme. Il répondit par la négative, invoquant leur instabilité, leur esprit labile toujours en mouvement, porté à jouer, c'est-à-dire incapable d'accomplir la démarche mentale qui devait conclure à l'irréductibilité du Cogito. Il fallut attendre Freud, Mélanie Klein et surtout Winnicott pour comprendre que le jeu des enfants était chose sérieuse et porteur d'une fonction si nécessaire et si étendue qu'elle pouvait englober les activités psychiques les plus graves et les plus profondes dont les adultes étaient capables. Car le jeu ne peut se comprendre qu'à la lumière du fantasme et celui-ci s'ancre dans la sexualité, pour s'épanouir dans la sublimation.

Une interprétation trop hâtive chercherait dans l'ontogenèse l'explication de l'angoisse de castration si intimement liée chez l'homme à la sexualité. En fait, il en va tout autrement pour Freud. Son œuvre montre abondamment que sa conception du développement de la libido postule l'existence d'une programmation spécifique — c'est-à-dire liée à l'espèce plus qu'à l'individu. La sexualité serait ordonnée par des schèmes organisateurs — les fantasmes originaires de séduction, castration, scène primitive et même ceux qui se rattachent au complexe d'Œdipe —, ceux-ci façonnant le foisonnement des expériences individuelles pour leur conférer un sens (direction et signification) en opérant un tri parmi certains événements, en les investissant de manière spécifique et en les classant à la manière des catégories philosophiques pour la pensée. On pense évidemment aux à priori de Kant.

Mais ce qui est admissible et même recommandable pour la